Les puits de Strasbourg
Objets de prestige, lieux de convivialité

Depuis les temps les plus anciens, la ville de Strasbourg s'est alimentée en eau grâce à des puits.

On sait qu'à l'époque romaine, le camp d'*Argentoratum* était alimenté en eau par un aqueduc venant de Kuttolsheim. Mais on y trouvait aussi des puits, constitués de simples tonneaux enfoncés dans le sol. Dans le quartier civil de Koenigshoffen, le *vicus canabarum*, les fouilles de 2015 en ont révélés de section carrée, encadrés par des planches de bois.

Au Moyen-Age, il y avait des puits dans pratiquement dans les cours de toutes les demeures nobles, mais aussi sur les places et le long des rues. Les marchés, alimentaires ou non, qui structuraient la géographie urbaine, étaient tous dotés de puits.

Leur fonction première était bien sûr de fournir l'eau sans laquelle nulle vie n'est possible, mais leur utilité ne s'arrêtait pas là.

L'eau et le feu

Prenons les incendies. Ils étaient fréquents, et difficiles à éteindre. Lorsqu'ils éclataient dans une demeure, ils ravageaient ensuite tout un quartier, comme le grand incendie de 1298. On sonnait les cloches, le guetteur de la cathédrale hurlait : *Furyo ! Furyo !* On se précipitait vers les poêles des corporations pour y chercher le matériel anti-incendie : échelles, seaux en cuir, crocs. Mais on faisait aussi la queue près des puits et les seaux passaient de main en main. Face au monstre dévorant, les bourgeois faisaient bloc. On savait que dans ces circonstances, les puits ne pouvaient rendre assez d'eau pour faire face. Chacun d'entre eux devait donc être flanqué d'une auge, et chaque propriétaire devait avoir devant sa porte un tonneau rempli d'eau.

Au centre de la vie sociale

Entre deux incendies, le puits était un lieu de convivialité. On se connaissait parce qu'on vivait autour du même marché, qu'on fréquentait la même église paroissiale, et qu'on venait chercher son eau au même puits. La géographie mentale des bourgeois se formait ainsi. C'était au puits qu'on échangeait les nouvelles, bonnes ou mauvaises : les naissances, les décès, le prix des denrées, les lointains échos du monde et bien sûr les petits potins de la vie quotidienne.

Il n'y avait d'ailleurs pas de marché sans puits : Marché aux Chevaux, Marché aux Cochons de Lait, Marché aux Poissons.

On retrouve les puits au moment des grandes fêtes populaires, A Strasbourg, une course de chevaux était organisée en direction de la

cathédrale. Les candidats attendaient alors le signal, postés près des puits. Pour la petite histoire, le vainqueur touchait un drap d'Angleterre, le vaincu, un cochon de lait.

Le puits, source de vie

Connaissez-vous le *Kindelsbrunne* ? Il y avait dans un des bas-côtés de la cathédrale un puits, qui servait à l'origine à alimenter le chantier de l'édifice. Il fut détruit quelques années après la capitulation de la ville devant les troupes de Louis XIV. Ce petit monument a survécu dans la mémoire populaire sous le nom de *Kindelsbrunne*, « puits aux petits enfants ». Toutes sortes de mythes se sont formés autour de lui, entre autres celui du grand lac souterrain auquel il était supposé donner accès. Mais il y avait une autre version, dans laquelle les cigognes venaient là chercher les bébés que leur fournissaient les petits esprits du monde souterrain.

Le Puits aux Enfants, gravure par Isaac Brun, 17e siècle.

Qui ne se souvient de l'ancien magasin de jouets Wéry, sous les Grandes Arcades ? On pouvait y voir, à côté d'un magnifique réseau de chemin de fer miniature, un puits. Rien d'extraordinaire, un survivant parmi ceux qui jadis constellaient la ville. Mais lorsqu'on se penchait au-dessus de sa margelle, on pouvait voir au fond un petit enfant. C'était l'autre *Kindelsbrunne*. Qu'importait que soit là une simple poupée de celluloïd, la fantaisie s'était remise à galoper. On entendait des adultes raconter gravement aux petits enfants que ce puits communiquait avec celui, disparu, de la cathédrale, et au-delà, avec le grand lac souterrain qui baignait ses fondations.

Le puits, source de mort.

Mais cet endroit pouvait devenir une source de mort. Dans la loi municipale de 982, il est précisé qu'on ne pouvait laisser trainer des ordures dans les rues, mais qu'il fallait les déposer en certains endroits, notamment près du puits du Marché aux Chevaux !

D'autres puits étaient des nids d'infection, notamment ceux qui jalonnaient les deux berges du Fossé des Tanneurs. Ce dernier recevait des immondices en tous genres, de sorte que les bactéries infectaient l'eau consommée dans le voisinage. A la suite de l'épidémie qui frappa Paris en 1831, on décida de couvrir le fossé, de mettre en place des

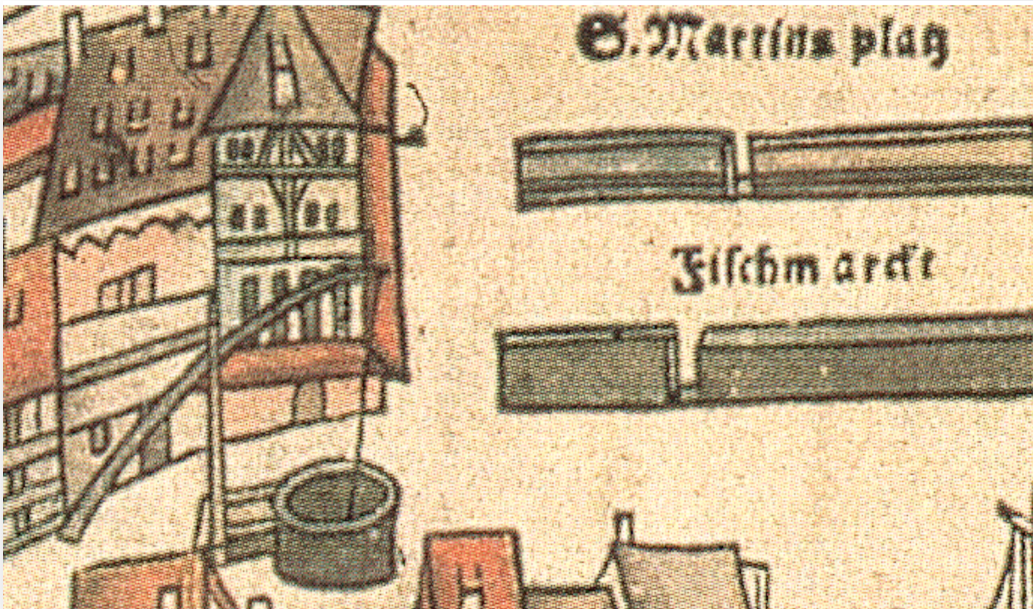
égouts et de fermer des puits, non sans des résistances de la part des riverains.

Les puits s'étaient déjà trouvés au centre de la mortalité lors de l'épidémie de 1348. On accusa les juifs d'avoir empoisonné les puits de toute l'Europe. Lorsqu'à Benfeld, les autorités des villes impériales se réunirent pour décider de leur sort, les Strasbourgeois furent les seuls à défendre les leurs. Les délégués présents leur demandèrent alors ironiquement pourquoi ils avaient fermé leurs puits. C'était bien là la preuve qu'ils connaissaient la malfaisance des juifs !

On savait, en fait, empiriquement, que les maladies pouvaient se diffuser à partir des puits. C'étaient des lieux de convivialité, où le contact entre les humains favorisait la propagation des épidémies.

Histoire du *Fischbrunnen*

Chacun de ces endroits aurait une histoire à raconter. Nous nous arrêterons, pour notre part, au puits du Marché aux Poissons, le *Fischbrunnen*.



Il se trouvait à la sortie sud de l'actuelle place Gutenberg, anciennement place Saint Martin.

Sa représentation la plus ancienne figure sur le Plan Morant de 1548. On y voit une margelle surmontée d'un grand balancier et flanquée d'une auge. Ce modèle, autrefois très répandu, était particulièrement efficace lorsque la nappe phréatique était peu profonde, et là, elle devait se trouver à 4 ou 5 m à peine.

On tirait sur la corde du balancier, pour plonger le seau dans le puits. Il suffisait ensuite de relâcher la traction, et le contrepoids extrayait le seau. C'était le principe du chadouf égyptien.

L'auge pouvait servir à faire boire les chevaux ou à puiser l'eau pour lutter contre les incendies.

Au cours du 16e siècle, la prospérité a permis aux villes d'Alsace de se doter d'une parure monumentale, dont les puits ont largement bénéficié. Un peu partout, les élites municipales ont eu à cœur d'offrir à leurs compatriotes de beaux puits en style Renaissance.

A Strasbourg, le *Fischbrunnen* prit la forme d'un édicule à colonnes antiques, flanqué de deux auges. On en a une représentation sur une gravure bâloise censée montrer le Marché aux Poissons, une autre au début du 18e siècle, dans *l'Alsace Françoise*.

Le Marché de la Place Saint Martin concentrait la vie sociale à ses deux extrémités. Au sud, le *Fischbrunnen* attirait les chalands venus se désaltérer, les pêcheurs avec leurs filets, les servantes venues aux emplettes. Côté nord, le bâtiment de la Monnaie attirait les spectateurs avec son horloge à automates. Autre attraction, à l'angle du vieil Hôtel de Ville, les condamnés mis aux fers et exposés aux quolibets de la foule.

En fait, il faut attendre 1744 pour voir une image précise de la Fontaine aux Poissons.

Cette année-là, on reçoit à Strasbourg la visite de Louis XV. Le graveur de la ville, Weis, est chargé de fixer ces journées de liesse par de grands panoramas. Parmi eux figure une scène de fête sur la Place Saint Martin.

Dans un coin de l'illustration, on voit le Fischbrunnen. On en distingue clairement l'architecture et le mécanisme, avec le balancier de la pompe. Est-ce une nouveauté ? La fontaine sert aussi à l'éclairage : un homme monté sur une échelle, est justement en train d'allumer un pot à feu fixé sur le monument.

Laissons encore passer un siècle. Avec la popularisation de la gravure et de la lithographie, les images du *Fischbrunnen* se multiplient, en noir et blanc, et en couleur. On le voit sous tous les angles, entouré d'un monde grouillant de chalands, de paysans en costumes et de servantes affairées

Et puis, en 1844, nous retrouvons notre Fontaine aux Poissons, pour une ultime rencontre.

Car le monde moderne avance aussi à Strasbourg. La municipalité de Schutzenberger est en pleine révolution urbanistique. On a couvert le Fossé des Tanneurs, repavé les rues, créé les premiers trottoirs, planté des arbres dans les cimetières et développé des espaces verts. Il restait le problème de l'éclairage.

Le Fischbrunnen en 1744 d'après Weis. La pompe, dont on voit le bras, a remplacé le balancier. Le pot à feu est venu se fixer sur le monument, avant d'être remplacé lui-même par le bec de gaz. Au fond à droite, le Neubau du 16e siècle. A noter que le bâtiment qui fait l'angle a été rhabillé « à la française ». Sur le plan Morant, (plus haut) on voit encore ses colombages, mais il a gardé son auvent.

Fort bien ! On décide donc d'implanter les premiers becs de gaz, notamment le long de la rue du Marché aux Poissons. En même temps, notre *Fischbrunnen* peut à présent céder la place, parce que l'industrie naissante fournit de belles pompes en fonte.

La disparition de la fontaine donne à un poète strasbourgeois, Georg Daniel Hirtz, l'occasion de lui adresser un dernier adieu et de rappeler ce qu'elle a été dans la vie de ses compatriotes.

Son oraison funèbre évoque tous ceux qui l'ont côtoyée.

Il y avait les Lorrains, et les pieux paysans de la Forêt-Noire, qui venaient se désaltérer auprès d'elle, et s'asseoir sur les bords de ses auges. L'esprit qui hantait l'antique monument se montrait généreux. Cette eau ne coûtait pas un pfennig au voyageur, mais on disait : *Dank dir Gott !*

Et puis, il y avait les servantes des maisons voisines, qui venaient commodément puiser le précieux liquide. C'étaient sans doute elles que ce coup touchait le plus. Elles venaient papoter, elles confiaient au Fischbrunnen leurs joies et leurs peines, se plaignaient de leurs maîtres, qui les faisaient travailler si durement.

Dans les tréfonds de la fontaine, combien de soupirs, combien de secrets ! Les petits lutins entonnent à présent leur chant de deuil : leur palais, leur grand palais de pierre a disparu…

On ne verra plus les gamins s'accrocher à la pompe et la faire gémir. On ne verra plus le marchand de raifort, avec son bonnet de fourrure, négociant ses productions derrière la fontaine.

Le poète verse une dernière larme sur ce vestige de la Ville d'Empire. Il remercie la fontaine au nom de tous, pour tout le bien qu'elle a fait et termine sur une note bien sombre : dans 1000 ans, on arrachera aussi la cathédrale, lorsqu'elle sera devenue trop vieille…

Etait-ce la fin de la poésie face au monde froid de la modernité ? Les contemporains de Georg Daniel Hirtz avaient encore le sens du monumental. Pendant que les premiers becs de gaz éclairaient les nuits strasbourgeoises, les pompes à eau décorées comme des temples grecs remplaçaient peu à peu les puits, sur les places publiques et dans les cours particulières…

Pierre Jacob

Cette belle pompe est la digne descendante des monuments qui depuis le 16e siècle alimentaient en eau la ville de Strasbourg. Le bras a disparu mais on peut toujours admirer le chapiteau corinthien, la vasque et les moulures. Le goût pour l'art classique n'a pas disparu avec l'industrialisation : il était même dominant.

Autre illustration de cette continuité, la société qui a produit cette pompe est Bopp et Reuther, qui jadis a fondu des canons pour la république de Strasbourg.

Cette pièce n'est pas isolée. On peut en découvrir d'autres, dans les recoins de la ville, dans ses arrière-cours. Les bourgades de l'arrière-pays ont également tenu à s'en doter pour remplacer les fontaines de prestige élevées depuis la Renaissance.

Au fait, où peut-on voir cette petite merveille ?

Pour les curieurs et les chercheux :

Georg Daniel Hirtz.
Der alte Fischbrunnen in Strassburg
1575 – 1844

'S isch endlich leider doch Gewissheit worre,
Hab lang gemeint 's sei in de Wind geredt !
Fischbrunne stirb, dü hesch hald 's Raecht verlore,
Geh, schloof im Fridde – in dym Doodebett !
Die dreuje Dienscht un au dyn hoohes Alder,
's badd alles nix ; der Stab het schunn gekracht !
Zwei maauri Stutzer, Glasladernehalder,
Hän, sadder Burrjer, dir de Zopf gemacht.

D'Lutthringer Lyt un d' frumme Schwarzwaldbuure,
Wo sunscht an dir sich gnüegsam regalirt,
Wie wäre die jetz d'Aue sich verkluure,
Du hesch im Summer wollfel sie gastirt !
Wie sin sie doch nit so gemüedeli g'sesse ;
Es het ne g'schmeckt wie an der Daweldott,
Der Brunnegeist het' Pfännel vollgemesse,
Un d'Zech bezahlt e früendlis : « Dank der Gott ! »

De Noochbersmägd, wo sunscht mit ihre Küewel
An dir bequem diss koschber Wasser g'schoepft,
Bisch d'däjli g'sinn e këhls Vysittestüewwel ;
I glaub dass die de Stoss am meisch dekröepft !
Wie flik sin als die Rättsche gange ;
Si han sich d'Freud un 's Herzleid verdröuit,
Uff d' Herrschaft g'schimpft, die 's Bossle nurr verlange,
Une wie zef est sir uff de Schatz geboüit !

Wie müerwi Brenkle het als 's Herz gerunne,
Unn 's G'sicht geglüeiht fast wie e Hahnekryd ;
Gar mancher Syfzer steckt im tiefe Brunne,
Gar manches G'heimniss zitter langer Zyt ! –
Un 's kleine Männle still im Abgrund drunde,
Im kupfre Schiffel, stimme 's Klaailied an ;
Ihr Steinpalast, ihr hocher, isch verschwunde,
Un d'hyti Waar die isch ne viel ze raan.

Nimmënne d'Buewe-n-an de Schwenkel henke,
Nimm lyre dran, de Blöujele zuen Drutz !
Meereddimann, an dich au sott mer denke ;
D'Pelzkapp ellein gibt kein so guède Schutz.
Hesch zimmli drucket hinterm Brunne g'handelt ;

Ruef drum de Herre ferm de Huusrood uss,
Dass d'Aaryssucht sie gröuisam angewandelt,
E Zorn bekummt mer grösser als e Huus !

Doch haltela ! 's Heu genue jetz hunde !
Leb wohl, du Denkmal uss der Reichstadt-Zyt ;
Dyn Lauf isch usss ; due hesch dich Ehrlich g'schunde ;
Jetz stehsch d'im Weij, mer hulpert dich uff d'Syt !
Na, len denn wohl ! Viel Dank in aller Namme
Die liebs un Gueds von dir genosse hän ;
In döusig Johr rysst mer au 's Münster z'samme :
's wurrd viel ze n'ald, 's müess alsfurt Neues genn !

La littérature dialectale alsacienne. Une anthologie illustrée, Auguste Wackenheim, T.I, Paris 1993.